Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 20

Artikel: Lè quatro Combî
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194288

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dres pareille abondance de jeunes gens à marier. Il les exhorte à traverser l'Océan, et à disputer ces belles proies aux vierges d'Angleterre. Ce n'est certes pas sans inquiétude que nous reproduisons cet appel enflammé, car, quoiqu'il ne soit point à leur adresse, bon nombre de nos jeunes filles pourraient fort bien être tentées de partir pour Londres, sans tambour ni trompette.

Vigilantes mamans, soyez sur vos gardes!...

« Vierges américaines, dit à peu près le *New-York Herald*, vous êtes belles et riches, et c'est le printemps, la saison des amours. Je vais vous montrer les plus désirables mariages du monde. Vous y trouverez d'antiques châteaux et de riches maisons de ville, vous y trouverez honneur, gloire et noblesse Accourez, captivez les célibataires anglais par vos doux regards. Vierges des Etats-Unis d'Amérique, manqueriez-vous de courage? »

Mais la plus ardente éloquence n'est d'aucun effet si elle ne s'appuie sur des faits positifs. Voici ces faits, voici la liste des jeunes hommes à marier; voici leur noms, voici leurs titres, voici leur généalogie, le chiffre de leur fortune, leur adresse à Londres et a la campagne; voici leurs portraits. Ce sont de beaux jeunes gens; leurs visages sont frais et florissants; la candeur anglaise brille dans leurs yeux; leurs épaules sont larges, leurs cravates irréprochables; ils sont athlétiques et corrects. Tous occupent des situations élevées. La plupart ont des titres; à peine la bourgeoisie compte-t-elle quelques timides représentants.

Il y a des couronnes de tous les modèles: un duc, des marquis, des comtes, des barons innombrables. Il y a des héritiers de propriétés substitués; il y a deux ou trois simples membres du Parlement, sur lesquels se rabattront les ambitions déçues des concurrentes malheureuses.

Et pour qu'on puisse mieux choisir entre ces divers personnages, on donne quelques renseignements sur leur vie, leur caractère, leurs qualités intellectuelles. Les uns ont pris leur grade en tels collèges, d'autres ont un cœur tout particulièrement viril; plusieurs sont des veufs séduisants, et aux jeunes Americaines qui trouveraient des attraits à « jouer la difficulté », on fait remarquer que l'un d'eux passe pour inconsolable. Rien ne manque à leur signalement, et l'on dirait une exposition d'animaux gras, ou une vente de chevaux de sang.

Il faut reconnaitre, ajoutent les *Annales politiques et littéraires*, qui reproduisent, en substance, ce curieux appel, que cette façon d'agir épargne bien des démarches pénibles et des recherches fastidieuses. Chaque année, au printemps, s'ouvrira à Londres, une exposition de jeunes hommes à marier. Chaque printemps aussi des jeunes filles, accourues de l'autre rive de l'Atlantique, lutteront de charmes pour se les approprier. Ce sera la conquête de l'Angleterre par les Américaines.

Lè quatro Combî.

On dit que ne faut jamé atteindrè âo leindéman po férè cein qu'on pâo férè lo dzo mémo; mâ tot parâi, dâi iadzo que y a, rein ne préssè, kâ, coumeint on dit per tsi no : y'a teimps por tot; y'a teimps po pliorâ et teimps po tsampâ dâi pierrès.

Lâi avâi pè la Combâ quatro frârès, ti musicârès, qu'étiont dè la granta musiqua, et qu'allâvont djuï decé, delé, po lè dansès, dein lè veladzo Y'ein avâi ion que tegnâi la ioula (la clérinetta), on autro la trompetta, lo troisiémo, cein qu'on lâi desâi lo clavicoo mibé, et lo quatriémo, l'épouffârè, que s'avalâvè et sè dézavalâvè; la trombone, quiet! que ma fâi lè fasâi galé oûrè, quand saviont bin la nota.

On iadzo que l'ein aviont reçu dâi totès novallès, l'aviont essiyî dè lè z'einmodâ la méma né po vairè se l'étiont galézès, et l'avâi faillu lè férè botsi po s'allâ reduirè, sein quiet lâi sariont restâ tant qu'âo matin, tant l'étiont einfaratâ aprés la musiqua.

Lo leindéman, dévessont écâorè à la grandze. Quand l'euront met ein étro et coumeinci la premire tsauda, redévezaront dè cllia novalla musiqua et s'eimpacheintâvont dè la poâi reinmodâ onco on iadzo, kâ se n'avâi étâ la vergogne, l'ariont bo et bin soclliâ onna sautiche dévant d'eimpougni lè z'éclliyî.

Adon tot ein fiaiseint su lè z'épliaterons, lo clavicoo mibé, que ne poivè pas atteindrè lo momeint dè repreindrè se n'instrumeint, et que ruminâvè on estiusa, fâ à sè frârès :

— Mè seimbliè que dein lo galo lâi a on bémot que fâ on fausset dâo diablio, foudrâi prâo cein essiyî onco on iadzo.

— Petétrè que sè sont trompâ et que faut onna diése, fe cé qu'avalâvè et dézavalâvè; et se cein va mi, on grattérà lo bémot.

— Dein ti lè cas, dit cé que tegnâi la clérinetta, foudrâi prâo savâi à quiet s'ein teni, kâ se ne veint djuï pè lè Bioux dein quieinzè dzo, s'agit pas dè pétolhi et dè férè dâi faussets; sè fotriont dè no.

— Eh bin, fâ lo trompettârè, po étrè frou dè couson, foudrâi prâo vouâiti cein tot lo drâi, kâ n'est pas quiestion! faut pas s'esposâ à sè férè couïenâ po on bougro dè bémot.

Adon mè gaillâ, que ne démandâvont pas mî, tant lè z'ons què lè z'autro, mettont bas lè z'éclliyî, vont queri lâo z'instrumeints et lè vouaiquie à musiquâ coumeint on dzo d'abâyi.

Quand lo pére oût cé refredon, ye va vairè cein que cein volliâvè à derè, trâovè sè z'écochâo ein carrâ su l'étro à mâiti dérontu, ein trein dè soclliâ dein lâo musiquès na pas s'eincoradzi à écâorè, et lâo baillâ on galo que n'étâi pas lo mémo que cé que djuïvont. Ma fâi duront botsi dévant d'arrevâ âo trio, posâ lè z'instrumeints su lo boo dâo cholâ et reimpougni l'ovradzo.

Ora, ébâyi-vo se dè tot teimps le Combî ont étâ dâi tot fins musicârès!

Embrassez-moi ou je vous lâche!

Une jeune et charmante actrice sortait un jour du Palais de l'Industrie, à Paris, où se tenait alors je ne sais plus quelle exposition. Pendant sa visite, un orage effroyable avait éclaté, qui avait transformé en un marais fangeux l'avenue des Champs-Elysées. Pour comble de malheur et par suite d'un encombrement de voitures, la victoria de l'actrice s'était rangée de l'autre côté de la chaussée. A hêler son cocher, qui à pareille distance n'entendait rien, la jolie femme s'épuisait en appels et en gestes désespérés. Mais voici qu'à côté d'elle une voix mâle fit tout-à-coup cette proposition:

— Donnez-moi dix sous, Madame, et je vous passe à bras tendus.

L'actrice se retourna. L'auteur de l'offre intéressée, vêtu en ouvrier, était un assez beau gars, jeune et solide et râblé. Après une seconde d'hésitation :

— Soit, dit bravement la jeune femme. Portez-moi jusqu'à ma voiture.

Et ramassant robes et jupons, elle enlaça le coup robuste du porteur qui l'enleva comme une plume et commença allègrement son expédition.

Tout alla bien jusqu'au milieu de la large chaussée. Mais tout-à-coup, au moment d'enjamber une flaque d'eau effroyablement boueuse, l'homme s'arrêta net.

— Eh bien? interrogea la jolie actrice.

— Eh bien, riposta résolument le porteur, il faut que vous m'embrassiez!

— Plaît il?

— Embrassez-moi ou je vous lâche!

Que faire? La situation était tragique ou quelque peu ridicule. Après tout on ne meurt pas d'un baiser volé au théâtre ou dans la vie réelle. C'est la réflexion que se fit la jeune femme, qui gentiment s'exécuta. Et le voyage s'acheva à la satisfaction des deux parties. Une fois installée dans sa voiture, un peu confuse et dépitée, l'actrice ouvrit son porte-monnaie, en tira une pièce de vingt sous et la tendit au malotru. Mais celui-ci ôtant sa casquette :

— Il ne manquerait plus que ça, alors! Pour qui me prenez-vous! Merci... Je suis bien payé!

Et il tourna les talons.

Un coiffeur consciencieux.

On sait que plusieurs maladies du cuir chevelu et de la barbe sont causées par des champignons microscopiques qui se développent à la racine des cheveux ou des poils; ces maladies, comme la *teigne tonsurante*, la *pelade*, la *teigne faveuse*, sont des maladies qui peuvent très bien se passer d'une tête à l'autre. Plusieurs autres affections, capables de nous rendre chauves, peuvent égale-